

## Présentation

### Le yiddish à fleur de peau

Chantal Ringuet

Numéro 139, novembre 2013

Voix yiddish de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ringuet, C. (2013). Présentation : le yiddish à fleur de peau. *Moebius*, (139), 15–22.

## PRÉSENTATION

### *Le yiddish à fleur de peau*

Mais restez silencieux, et vous vous trouverez tout à coup au beau milieu du yiddish. Et une fois que vous aurez été émus par lui – car le yiddish est tout, le mot, la mélodie hassidique et la réalité profonde de cet acteur juif lui-même – vous ne reconnaîtrez plus votre calme d'autrefois.

Franz Kafka, *Discours sur la langue yiddish*

Je reviens au Laïka, les cheveux légèrement en bataille, les yeux un peu cernés d'une nuit entrecoupée de réveils en sursaut. Je lève la tête de mon carnet de notes, puis regarde à travers l'immense fenêtre qui donne sur le boulevard Saint-Laurent. Aujourd'hui, le froid et la grisaille de novembre s'abattent sur la ville et font fuir les passants. Au moment où mon regard se pose sur l'enseigne des luminaires Beacon, du côté opposé de la rue, à l'endroit précis où se trouvaient autrefois les bureaux de la presse yiddish, une question me taraude : à quoi ressemblait ce portrait urbain en 1951 ? en 1934 ? ou en 1914 ? Quelle vie juive animait le quartier, avec ses petits commerçants aux tabliers blancs et ses écrivains coiffés de fedoras ? Je plonge dans une douce rêverie. Puis je retourne à mon cahier pour y transcrire quelques idées. Dans quelques instants, je me fauflerai derrière les passants ; je redeviendrai un individu parmi d'autres. Cela, malgré ces images qui m'habitent et ces voix qui me transportent, au point de sculpter les contours de mon quotidien.

De nos jours, qui fréquente ce café en se rappelant l'atmosphère qui régnait sur la Main il y a de cela

soixante-dix ans, avec une telle joie mêlée de mélancolie? Rares sont ceux, en effet, qui se remémorent l'ancienne usine Vineberg, le journal *Der Keneder Odler*<sup>1</sup>, la résidence d'Ida Maze avenue de l'Esplanade, les poèmes de Jacob-Isaac Segal et les activités littéraires qui se déroulaient jadis à la Bibliothèque publique juive. À rebours du temps et de l'histoire, et surtout, à contre-sens de ma filiation, ce rapport intime, quasi *sensuel* à la culture yiddish, se fonde sur une mémoire qui traverse ma chair et peuple mon imaginaire. C'est ainsi que malgré moi, depuis un certain temps, j'ai le yiddish à fleur de peau. Or cette relation exige, dans un mouvement réciproque, de retourner au monde, par le biais de l'écriture et de la traduction.

\*

Pendant plus d'un demi-siècle, Montréal a été le berceau d'une culture yiddish prolifique, qui a modifié le profil de la ville tout en s'exprimant, au premier chef, par la littérature. Participant d'un vaste courant de créativité en yiddish qui s'est répandu en Europe et sur les cinq continents, de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la Seconde Guerre mondiale, les écrivains juifs d'ici ont exprimé, dans leur langue maternelle, leur vision du monde et de la *montréalité*, tout en se situant au cœur des grands courants de la modernité européenne (1905-1939), puis dans l'atmosphère de deuil caractéristique de l'après-Shoah (dès 1945). De manière générale, trois grands moments marquent donc l'histoire littéraire et culturelle du yiddish à Montréal<sup>2</sup> : les fondations (1907-1919), période marquée par la création de nombreuses institutions phares, telles le journal *Der Keneder Odler* (1907), les premières écoles yiddish (1911-1914) et la Bibliothèque publique juive (1914). Par le biais de la presse écrite, la littérature yiddish prend son envol. S'ensuit une période d'âge d'or qui correspond à l'entre-deux-guerres (1919-1939) et au cours de laquelle la créativité yiddish atteint un apogée, à Montréal comme dans l'ensemble de la diaspora, grâce au rayonnement du théâtre, de la littérature, du journalisme et de l'activisme culturel juifs. Enfin, une troisième grande période s'amorce au lendemain de la Seconde Guerre

mondiale: caractérisée par une atmosphère de tragédie et de perte résultant de la destruction du grand foyer de la culture yiddish en Europe, elle se distingue, dans la métropole québécoise, par une effervescence intellectuelle redevable à l'arrivée d'écrivains de renom, tels Melech Ravitch, Rachel Korn, Chava Rosenfarb et Yehuda Elberg, parmi lesquels se trouvent plusieurs survivants de la Shoah. Si ces écrivains insufflent un nouvel élan à la littérature yiddish, celle-ci demeure pourtant assujettie à un déclin inévitable. L'année 1987, date de publication du dernier numéro du journal *Der Keneder Odler*, marque ainsi la fin d'une aventure fort riche, qui a laissé un patrimoine d'envergure au sein de l'histoire littéraire du Québec.

La présente anthologie, intitulée *Voix yiddish de Montréal*, présente un aperçu de cette production qui réunit de nombreux genres littéraires: essai, poésie, chronique, récit, mémoires, roman, théâtre. Elle regroupe des textes choisis de dix-sept écrivains, dont la majorité figurent parmi les plus significatifs de la littérature yiddish en Amérique du Nord. On relira avec un plaisir renouvelé certaines traductions françaises rééditées ici qui ont déjà fait l'objet de publications, tels les poèmes de Jacob-Isaac Segal, les chroniques du journaliste Israël Medresh et les mémoires d'Hirsch Wolofsky et de Hershl Novak. De plus, on découvrira plusieurs inédits, tels les poèmes, essais et nouvelles de Melech Ravitch, Rachel Korn, Chava Rosenfarb, Ida Maze et Israël Rabinovitch. Si l'ensemble du corpus yiddish de Montréal se caractérise par une forte majorité d'hommes (avant les années 1930, les femmes écrivains y sont pratiquement absentes, à l'exception d'Esther Segal, la sœur de Jacob-Isaac Segal), j'ai tenté de rendre aux voix féminines la place qui leur revient. De même, j'ai choisi d'inclure certains textes qui, bien qu'ils n'appartiennent pas à la « grande » littérature yiddish, offrent un point de vue intéressant, que ce soit à propos de la production littéraire des écrivains juifs au Canada (Rabinovitch) ou encore, de la poésie française (Benjamin). En dépit de la naïveté et de la simplicité qui les caractérisent, ces textes recèlent une valeur historique et sociologique incontestable. Enfin, il ne faut pas oublier que les écrivains de la période des fondations étaient,

dans de nombreux cas, des littérateurs dans la jeune vingtaine, qui avaient peu voyagé à l'extérieur de leur *shtetl* natal et qui venaient tout juste de fouler le continent nord-américain. En contrepartie, certains textes rendent compte d'une maturité indéniable, parfois accompagnée d'une vision du monde cosmopolite, comme c'est le cas, entre autres, chez Ravitch et Korn.

La dernière section, intitulée «Fragments d'une postérité en traduction», propose quelques traductions de deux héritiers de la culture yiddish qui ont adopté l'anglais comme langue d'écriture: A. M. Klein et Irving Layton. De l'anglais vers le français, voire de l'anglais vers le yiddish, la traduction ouvre ici de nouvelles perspectives créatrices qui engendrent le décentrement des formes littéraires et leur renouvellement; de plus, elle met en valeur un récit au «je» (Roskies) et la réappropriation d'une figure littéraire chez deux auteurs (Lederhendler, Berkhout).

Quelques mots, enfin, à propos de la notion d'«anthologie». Compte tenu de l'abondante production littéraire des écrivains yiddish d'ici<sup>3</sup>, *Voix yiddish de Montréal* demeure, somme toute, un projet modeste. À défaut de réaliser une véritable anthologie de la littérature yiddish de Montréal (entreprise colossale qui exigerait des années de recherche et qui mobiliserait les énergies de plusieurs chercheurs et traducteurs), ce numéro marque une nouvelle étape dans la traduction du yiddish vers le français au Québec. Depuis les deux dernières décennies, une dizaine de traductions du yiddish vers le français ont vu le jour, grâce à l'anthropologue Pierre Anctil, qui a permis aux lecteurs francophones d'avoir accès à une littérature à la fois toute proche et lointaine. Par un étonnant renversement de perspectives, plusieurs textes yiddish ont trouvé ainsi une nouvelle voix par le biais de la langue française.

Au XX<sup>e</sup> siècle en Amérique, les projets d'anthologies ont été fort prisés au sein des lettres yiddish. Parmi d'autres, les titres suivants en rendent compte: *Yidische Dikhter in Kanade* [Poètes juifs au Canada], ouvrage édité par H.-M. Caiserman en 1934 à Montréal; *Amerika in Yiddish poetry. An Anthology*, édité à New York en 1967;

*Kanadish*, publié à Buenos Aires en 1974 ; *Kanader yidisher zamlbukh* [Anthologie juive au Canada], éditée par Chaïm Spilberg et Yaacov Zipper à Montréal, en 1982 ; ou encore *The Penguin Book of Modern Yiddish Verse*, ouvrage édité par I. Howe, R. Wisse et C. Shmeruk en 1987. À celles-ci, il faut ajouter *Le miroir d'un peuple. Anthologie de la poésie yiddish*, éditée par Charles Dobzynski à Paris en 1971 et rééditée en 2000, qui regroupe plusieurs écrivains ayant émigré en Amérique du Nord. Récemment, ce type de projet a été renouvelé, sur la scène canadienne, par la publication à Toronto, en 2013, de *l'Exile Book for Yiddish Women Writers*, qui fait la part belle à plusieurs voix féminines d'Amérique. Qu'elles regroupent des textes dans la langue d'origine ou en traduction, les anthologies revêtent ici une valeur particulière : elles confèrent au yiddish, langue dépourvue de nation, un territoire précis au sein du Livre.

Comme tout projet d'anthologie, celui-ci exige le deuil de l'exhaustivité. À ceux qui s'étonneront de ne pas trouver, dans les pages qui suivent, les textes d'auteurs yiddish qu'ils ont connus ou fréquentés, je répondrais, d'une part, que la majorité des grands noms de la littérature yiddish d'ici sont inclus dans le présent ouvrage. D'autre part, je les inviterais à entreprendre de traduire ces auteurs eux-mêmes, que ce soit vers le français ou vers l'anglais, tâche fort riche qui, à plusieurs égards, m'apparaît vitale pour le yiddish lui-même.

Car le yiddish a besoin de traducteurs. De nos jours, en effet, de vastes pans de la littérature yiddish demeurent méconnus. Ces fragments épars et diversifiés d'un monde englouti, le Yiddishland, reposent le plus souvent dans de nombreux fonds d'archive dispersés à travers le monde : à Varsovie, Berlin, Paris, Jérusalem, New York, Buenos Aires, Melbourne, Montréal, et j'en passe. Bien qu'il soit préservé dans des institutions de renom, dont les Bibliothèques nationales de France et d'Israël ainsi que le YIVO (Yidisher Vissenshaftlekher Institute<sup>4</sup>), ce patrimoine culturel et intellectuel demeure pourtant exposé à une autre menace, à la fois sournoise et percutante : le passage du temps. Comme on le sait, ce phénomène irréversible entraîne la disparition massive des locuteurs de la langue yiddish et,

par conséquent, la difficulté d'en assurer la transmission. À l'exception des Hassidim, qui parlent couramment la langue vernaculaire juive, rares sont ceux qui en possèdent une fine connaissance au début du XXI<sup>e</sup> siècle.

Ce besoin indispensable de traductions est, à l'origine, un appel de la langue elle-même. De nos jours, celle-ci existe davantage, dans le monde séculier, par ses archives que par ses locuteurs. Ainsi, traduire du yiddish, entreprise difficile et complexe s'il en est, revêt dorénavant une coloration spécifique : aux enjeux habituels de l'acte de la traduction, qu'ils soient d'ordre socioculturel, politique ou terminologique, s'ajoute un enjeu supplémentaire : il s'agit de confronter l'histoire, d'en déjouer les aléas sinistres ; d'entendre les résonances et les échos du yiddish et, ce faisant, de rendre la parole, dans un espace linguistique « neutre », à certains grands écrivains dont les noms sont menacés de sombrer dans l'oubli.

Depuis les dernières années, force est pourtant de constater que cette langue est entrée dans une nouvelle phase de son histoire. Comme l'affirme le théoricien américain Jeffrey Shandler, nous vivons dorénavant à l'« ère postvernaculaire<sup>5</sup> » du yiddish, période caractérisée par le déclin vertigineux de ce médium en tant que langue de communication et, en contrepartie, par l'augmentation incessante des productions culturelles, artistiques et scientifiques auxquelles il est associé. Cette situation rend compte de sa vivacité intrinsèque : le yiddish se prête en effet à de multiples réinventions, par-delà les frontières temporelles, géographiques, culturelles et... linguistiques. Durant les années 1930, cette richesse incommensurable de la langue vernaculaire juive n'avait pas échappé au grand linguiste Max Weinreich qui, dans un élan visionnaire, avait fait le pari que la langue des Juifs ashkénazes d'Europe de l'Est saurait résister au temps et à l'histoire.

\*

Avis au lecteur : Comme la langue yiddish comprend de nombreux dialectes et que la standardisation de sa grammaire date du début des années 1930, elle comporte de nombreuses variantes, selon la période et la région où

elle est parlée et écrite. Par exemple, le nom de Melech Ravitch s'écrit également Melekh Rawitch et le nom de la presse yiddish *Der Keneder Odler* s'écrit également *Der Keneder Adler*. Par souci de cohérence, nous avons tenté de respecter la grammaire standard du yiddish selon les normes du YIVO. Que le lecteur ne s'étonne pas, cependant, de rencontrer des divergences dans la manière d'écrire certains noms et expressions dans les textes qui suivent et dans d'autres ouvrages ou sources d'information.

Chantal Ringuet

---

1. *Der Keneder Odler*, aussi nommé *Der Keneder Adler* [L'aigle canadien], était le nom du journal yiddish de Montréal. Fondé en 1907 par Hirsch Wolofsky, l'*Odler* a été une tribune majeure de la culture yiddish à Montréal, de même qu'en Amérique du Nord. Durant la majeure partie de son existence, ses bureaux étaient situés au 4075, boulevard Saint-Laurent, près de l'avenue Duluth. Au cours des années 1960–1970, le tirage du journal a été réduit progressivement : de quotidien, il est devenu un hebdomadaire, puis il a fait l'objet de publications mensuelles et irrégulières. Le dernier numéro du journal a été publié en 1987.

2. Pour les besoins de l'exposé, nécessairement rapide, j'esquisse ici une périodisation sommaire de l'immigration littéraire juive à Montréal. Pour découvrir une périodisation plus étoffée, voir Pierre Ancil, « Introduction du traducteur » dans Haïm-Leib Fuks, *Cent ans de littérature juive et hébraïque au Canada*, Sillery, Septentrion, 2005, p. 19-46.

3. Au total, celle-ci ne comprend pas moins de mille ouvrages, dont deux cents ont été publiés à Montréal, et auxquels s'ajoutent des milliers de chapitres de livres et articles de journaux et de revues.

4. Fondé en 1925 à Vilna ou Vilnius (alors une ville de Pologne) par Max Weinreich, linguiste de renom qui a posé les balises de la grammaire yiddish moderne, le YIVO (Yidisher Vissenshaftlekher Institute, renommé tardivement l'Institute for Jewish Research) a pour mission d'étudier, de préserver et d'enseigner l'histoire culturelle juive de l'Europe de l'Est, de l'Allemagne et de la Russie. En 1940, l'Institut de recherche a déménagé à New York, où il se trouve toujours.

5. Jeffrey Shandler, *Adventures in Yiddishland. Postvernacular language and culture*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2008.

## א ווינטער-מעשהלע

דער מידער ווינטערדיקער טאג,  
אויף וועלכן ס'ליגט דער גראָער אַרעמאָנסקע דלות  
איז אַן איידעמל אויף קעסט ביים ברוגזדיקן הימל,  
וואָס פּאַדערט שטרענג אַ חשבון פון דעם נדן,  
דעם בלאַסן רענדל זון אונטער די שוואַרצע כּמאַרעס.

זיין ווייב,

די קרירות,

די עקרה,

קוקט אויף אים מיט בייזע אויגן זיַיטיק,

בעת זי פּאַרעט זיך מיט אַ פּאַרריסטן פנים,

ווייל שטענדיק איז ביי איר דער קורצער פּרײַטיק.

די שעהען בלייכע, ווי קבצנישע קינדער

מיט נעזלעך פּאַרראַצטע און געפרוירענע הענט,

שאַרן זיך צו צו אים און בעטן

ער זאָל זיי זינגען עפעס פון אַמאָליקן גליק

צו דערוואַרעמען זייערע הערצער,

צעליכטיקן זייער אומעטיקן בליק.

און באַלד גיט דער ווינט אַ צעטראַג

איבער פליינען און פעלדער פּאַרשנייט

דאָס ציטערנדיקע קול פון ווינטערדיקן טאָג :

ס'ברענט אַ פּײַערל אויפן פּריפעטשיק...

און ס'שמייכלט די מעשה אַרײַן

דורך שײַבלעך פּאַרצויגן מיט פּראַסט

אין שטיבלעך, וווּ ס'נעכטיקט דער נעכטן

אַזוי תּמימותדיק-הייליק און פּראַסט.